Germanica

48 | 2011

Max Frisch philosophe ?

Avant-propos

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/germanica/1176>

DOI : 10.4000/germanica.1176

ISSN : 2107-0784

Éditeur

Université de Lille

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2011

Pagination : 7-13

ISBN : 9782913857278

ISSN : 0984-2632

Référence électronique

« Avant-propos », *Germanica* [En ligne], 48 | 2011, mis en ligne le 01 juin 2011, consulté le 06 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/germanica/1176> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/germanica.1176>

Ce document a été généré automatiquement le 6 octobre 2020.

© Tous droits réservés

Avant-propos

- 1 « Ich bin kein Philosoph / Je ne suis pas un philosophe », revendique l'écrivain zurichois Max Frisch (1911-1991), écrivain aux multiples facettes (romans, récits, journaux littéraires, pièces de théâtre, scénarios de films...) refusant de porter l'étiquette d'un penseur et d'un donneur de leçons et revendiquant le statut d'écrivain de fiction qui trouve son inspiration et les motifs de ses œuvres simplement dans la vie. Pourtant son œuvre dénote des aspects philosophiques indéniables ; la problématique de l'identité, qui est le concept central de son œuvre, cohabite avec une éthique citoyenne et politique qui a marqué l'œuvre tardive. Ses écrits montrent des personnages face à l'angoisse existentielle et livrés au regard des autres (Sartre), tentant de se trouver un chemin de vie par les voies d'une identité plurielle qui comprend l'être, les faits de sa vie, mais aussi toutes les aspirations, les esquisses, les échecs et les manques d'un destin humain. Ainsi la notion d'altérité occupe une place importante dans ses écrits, déclinée en de multiples variations. Refusant la répétition (Kierkegaard) qu'impose tout destin humain et toute relation sociale, ses personnages se meuvent dans un espace où altérité et existentialisme ont été mis en miroir. La mort et le temps complètent cette recherche de l'Absolu humain, dans une interrogation sur la place de l'homme ici-bas et de sa fonction en tant qu'être en devenir (Heidegger). Dans cette quête de soi et d'autrui, l'œuvre de Frisch dévoile la recherche d'une forme de transcendance hors du divin, dans une quête et une reconnaissance de la figure de l'Autre (Levinas) à travers l'amour et l'amitié.
- 2 Le titre de ce volume semble donc au premier abord être une gageure : se poser la question, si un écrivain de fiction est philosophe semble incongru, puisque ce même écrivain a revendiqué le contraire. Cependant il ne faut jamais prendre pour argent comptant ce qu'un écrivain dit de lui-même et de son œuvre, surtout quand cet écrivain combat les évidences et les préjugés. Les contributions de ce volume posent donc toutes la question de la présence de traces de philosophie dans l'œuvre de Frisch ; elles constatent d'emblée l'absence d'utilisation d'une terminologie philosophique ou de toute autre terminologie du domaine des sciences humaines, qui feraient de son œuvre une théorisation ou une mise en système d'un agencement de pensées. Elles s'accordent à souligner que Frisch veut éviter toute théorisation et donc de passer pour un donneur de leçons. Elles constatent aussi, ce que l'écrivain avoue lui-même, qu'il n'est pas un penseur moral ou abstrait, il part du concret et exemplifie des faits qu'il a

constatés dans la ou sa vie. Si ce volume se propose d'étudier les aspects philosophiques perceptibles dans l'œuvre de Frisch, il s'attarde sur l'Être à travers l'identité, l'altérité, le temps, la mort, l'éthique sous ses aspects privés mais aussi citoyens et sociaux. Les différentes contributions qui composent ce volume recouvrent différentes directions de pensée et s'efforcent de baliser le champ philosophique et herméneutique frischien si vaste. Elles soulignent le fait d'un écrivain engagé dans la vie politique et sociale de son pays qui lui a valu de nombreuses critiques et menaces dans son propre pays, le développement d'un parcours politique impressionnant depuis son intérêt pour l'identité narrative et l'existentialisme jusqu'au discours des Journées Littéraires de Soleure (10 mai 1986). La guerre et ses conséquences seront un des vecteurs de son évolution, sa carrière de journaliste et son intérêt pour le théâtre y contribueront aussi. Dans une langue en apparence facile d'accès (semblant très proche du langage parlé) et sans porter de jugement, il gagne l'estime des lecteurs en convaincant par la réflexion qu'il parvient à susciter, en développant pourtant des sujets difficiles : la question de la culpabilité allemande, la notion de faute et d'expiation, entre autre.

- 3 La contribution qui interroge le lecteur dès l'ouverture du volume se pose la double question fondamentale qui est d'être ou de ne pas être philosophe (de le croire ou de ne pas le croire). Jean-Marie Paul tente de discerner dans quelle mesure Frisch peut être considéré comme un philosophe et quel est le degré de philosophie contenu dans son œuvre de fiction. Il interroge ainsi les sens du terme philosophe pour montrer que Frisch transgresse les frontières des disciplines, en se situant au-delà du clivage qui sépare ces disciplines. Si Frisch cerne la problématique de l'identité, son œuvre repose sur un questionnement de sujets qui touchent l'homme et le sens de l'existence, la vie, l'amour et la mort. Frisch habille ses romans de citations ou d'allusions philosophiques (Kierkegaard en exergue de *Stiller* par exemple), ce qui semble donner à ses œuvres un fondement philosophique ; sauf qu'il pratique le mélange des genres et brouille les indices de la narration. Jean-Marie Paul mesure le concept d'identité à l'aune de la philosophie et montre que notamment Stiller, mais avec lui tous les autres personnages de Frisch, échouent dans leur tentative de faire coïncider la philosophie et la vie, dans un monde désenchanté et sans Dieu, dans lequel il ne reste que la vie, comme l'indiquent les fins de ses romans. Il souligne aussi que Frisch, sans le nommer, démontre que le vieil adage philosophique du « connais-toi toi-même » a encore de beaux jours devant lui.
- 4 C'est précisément par rapport à la connaissance de soi que Régine Battiston explore l'évolution du concept d'identité dans l'œuvre de Frisch ; à partir de l'existentialisme de Kierkegaard, à travers Heidegger et Sartre elle montre qu'il intègre ces concepts philosophiques dans son œuvre jusqu'à la maturité (la répétition, le hasard et la coïncidence, la problématique du regard, l'angoisse existentielle) en les renvoyant dos à dos. Elle voit dans l'engagement citoyen de l'écrivain une ouverture différente à l'altérité et une analyse des problèmes du monde de son temps en écrivain convaincu de la capacité de combat de la langue. Dans ses nombreuses et parfois fracassantes prises de position par le biais de discours phares lors de la réception de prix littéraires prestigieux, il s'est fait le chantre des opprimés et le pourfendeur de la Suissitude et des travers de sa Heimat. Elle note une prise de conscience qui perd ses illusions dans le tournant des années 1980. Outre les thèmes de la vieillesse et de la mort, Frisch pose ça et là la question (toujours ouverte) de la transcendance, touché par la mort de l'Autre, conscient de l'échec du couple et de la capacité d'altruisme de l'amitié. L'importance de la temporalité n'est pas un hasard dans son œuvre, elle corrobore son obsession de la

fin de vie et de la mort, idées que Régine Battiston confronte au concept de la mort chez Levinas. Chez Frisch comme chez Montaigne, la vie ne vaut que par le plaisir qu'on y trouve, dans un temps sans Dieu et sans mythe.

- 5 Walter Schmitz montre que le refus de Frisch de se laisser endosser l'appellation de philosophe est illustré par l'attitude des personnages de son œuvre (entre autre l'ingénieur Walter Faber). Il recherche les liens à travers cette œuvre de la présence de signaux philosophiques, dont certains varient avec le temps. De Nietzsche et l'éternel retour du même, ou du concept de la répétition de Kierkegaard, de l'existentialisme de Camus (le mythe de Sisyphe) et de Sartre (le regard et le choix), ou encore celui de Heidegger (entre autre la *Geworfenheit*, être jeté là) ou encore la théorie des préjugés de Brecht, la mise en perspective d'échos de ces idées à travers des textes littéraires lui permet de les illustrer en gardant ses distances avec la théorisation de la vie. Si ces illustrations contiennent toujours l'échec de vie de ses protagonistes, elles prouvent ainsi le scepticisme notoire de Frisch et sa conviction que l'expérience précède toute théorie philosophique. Dans son questionnement sur la réalité de la vérité, Walter Schmitz montre qu'expérience, savoir et philosophie sont liés et que pour Frisch, le plus important c'est la vie, être ici-bas. L'immanence restera pour Frisch le point central de sa croyance, par delà les aspects de philosophie existentialiste qu'il développe (souvent par antithèse) dans son œuvre romanesque. Ainsi Anita Gröger fouille le parallèle entre l'œuvre (et le concept) de *La Répétition* de Kierkegaard et l'œuvre de Frisch, dont particulièrement *Stiller*, parallèle non explicite, contrairement à la citation mise en exergue du même roman. Elle opère alors une lecture du roman en interrogeant le concept de transposition des personnages du philosophe dans l'univers de l'écrivain en gardant comme axe directeur la dialectique prônée par le philosophe, du souvenir et de la répétition. Elle démontre que cette dialectique est transposée dans un personnage du roman de Frisch, dialectique qui devient par là le motif de la narration et le principe du scénario et de l'économie du roman. Dans un développement philosophique basé sur l'interprétation de l'œuvre du philosophe, elle décortique précisément le concept de « répétition » en l'explicitant. En démontrant le fonctionnement de ce principe chez le philosophe, elle en applique le parallèle dans le roman de Frisch, où elle montre comment cette dialectique marque l'histoire et la forme de l'œuvre ; de la problématique de l'identité en passant par celle du couple – elle se penche sur la narration sous l'obédience de la reproduction et de la reconnaissance. Elle pose aussi clairement la question du pourquoi de l'intérêt de Frisch pour les théories du philosophe de l'existentialisme et elle y répond.
- 6 Si Frisch a débuté sa carrière comme auteur de théâtre et de romans, il a rapidement montré son intérêt pour la vie de son temps, en adoptant des positions politiques au niveau public, fondées sur une éthique du respect de l'autre. C'est à ce domaine complexe de l'éthique politique que s'attaque Walter Lesch, en retraçant les grandes étapes de la biographie intellectuelle de l'écrivain. Dans le domaine politique, Frisch ne se base pas sur une tradition de pensée, mais propose des réflexions par une prise de position et un engagement. Cette manière de faire est plus proche des moralistes que de la pensée philosophique ou politique intégrée à un système. Walter Lesch reconstitue avec précision les grandes étapes de l'évolution de la pensée politique de l'écrivain engagé dans la vie de son temps, par l'examen des discours et prises de positions multiples que son parcours dans le monde germanique mais aussi dans la sphère internationale lui a procuré (du discours à l'occasion du prix Buchner – 1958 – sur l'émigration, à celui de 1986 sur le Veau d'Or). Trois grands axes se dégagent de ce

parcours, les relations entre la Suisse et l'Allemagne, son rapport à la Suissitude et à sa Heimat qui traverse l'œuvre de maturité et tardive, enfin les lieux liés à son parcours d'écrivain engagé face aux bouleversements mondiaux des années 1960 à 1990. Il souligne son éthique et sa critique permanente de l'abandon des valeurs des Lumières, dans une croyance en la littérature comme medium d'une éthique cosmopolite, et aussi son pessimisme final. Si Frisch s'est engagé pour une « démocratie comme forme de vie », pour lui la littérature signifie une mise en pratique d'une éthique cosmopolite. C'est à un domaine particulier de l'altérité que s'attache Yahia Elsaghe, en examinant un aspect de la Suisse peu avoué, qui est la germanophobie consciente ou inconsciente à travers le roman *Homo faber*. À travers l'analyse du personnage de Piper, il montre les préjugés envers les Allemands de l'Est et également la cécité et le déni de ceux-ci envers l'Ouest, dans une conviction politique proche du fanatisme. Si l'Allemagne nazie apparaît en marge par des allusions aux lois raciales anti-juives, cette contribution montre, documents d'archives à l'appui, que Frisch a adapté son texte à l'ère Adenauer d'après-guerre en éliminant des détails trop allusifs à la police des frontières et aux lois raciales. La germanophobie de Faber colle à l'air du temps en Suisse au moment de la rédaction du roman : ce ressortissant suisse est présenté comme étant supérieur à l'allemand qu'il côtoie et qu'il considère avec condescendance, en ayant intégré des clichés de préjugés au sujet de ses concitoyens germaniques. Yahia Elsaghe montre à l'aide des tapuscrits qu'il a consultés, les passages que Frisch a abandonnés peu avant la mise sous presse du roman. Ces coupes de la part de Frisch donnent un relief nouveau au début de son œuvre, par contraste avec son engagement politique à partir des années 1960 et sa conception de l'altérité.

- 7 Parmi toutes les expériences de la vie que Frisch a faites, une des primordiales est l'amitié et la contribution d'Olaf Berwald se consacre à ce sujet qui est peu explicité dans l'œuvre de fiction, mais qui figure en bonne place dans les *Journaux*. Il met en parallèle la conception de l'amitié d'Aristote dans *L'Éthique à Nicomaque*, en rappelant les trois sortes d'amitiés que recensa le philosophe. Il souligne l'utilisation par Frisch d'amis comme miroir ou réceptacles de ses conversations littéraires ; dans la galerie des amis proches, la figure de Peter Noll se détache avec précision, évoqué dans le *Troisième Journal* comme un ami pour qui Frisch a fait à sa demande l'éloge funèbre. Il examine la signification de l'amitié pour Frisch, notamment débarrassée du regard du préjugé, rapproche aussi cette conception de ses amitiés féminines et montre le danger qui la menace comme Frisch le souligne dans le *Journal 1946-1949*, ouvrage si programmatique pour toute son œuvre : l'idée de posséder l'Autre. L'amitié (tout comme l'amour) doit laisser à l'Autre la possibilité de se transformer, pour rester un mystère qui émeut, un programme quasi mystique. C'est dans ce domaine de la liberté humaine que se situe la contribution de Céline Letawe et Grégory Cormann, qui interrogent l'œuvre de Frisch par rapport à la question des possibles et de la liberté humaine. Question de fond qui était un des pivots de l'œuvre théâtrale, elle est aussi le moteur de son engagement en tant que citoyen. Le point central de leur interrogation porte sur le vieillir et la mort, obsession importante de l'écrivain dans l'œuvre tardive. Ils voient un parallèle avec les œuvres de Sartre (*Huis Clos* et *Les Jeux sont faits*) en montrant justement comment Frisch s'est inspiré d'écrits de l'œuvre de ce philosophe. Dans leur interrogation de l'écriture de la vieillesse à travers le récit *Der Mensch erscheint im Holozän*, Céline Letawe et Grégory Cormann constatent avec finesse la chosification du personnage Geiser sur le modèle de Francis Ponge (que Frisch semble avoir intégré via Sartre). La dissipation de l'existence humaine, dans un abandon de l'homme au profit de la pierre, roche

millénaire non soumise au temps, souligne la stratégie de Frisch : confronter la question du vieillissement de l'être et sa mort avec l'existentialisme (la boucle est ainsi bouclée). À travers le thème de la métamorphose débouchant paradoxalement sur la dislocation de l'être humain, on remarquera la capacité étonnante de Frisch d'interroger de « façon presque caricaturale et pourtant virtuose » les théories existentialistes sur le destin humain à travers celui d'un seul homme. C'est dans cette optique que Sonja Arnold oriente sa contribution, en cherchant dans l'œuvre de Frisch des traces de philosophie postmoderne par rapport à la thématique centrale de son œuvre, le concept d'identité. Elle s'appuie pour ce faire sur les théories de Lacan, Derrida et Foucault. Elle constate que si Frisch avoue avoir peu lu des textes théoriques, il intègre à son insu dans le tissu de ses œuvres des idées qui sont dans l'air du temps, en ayant simplement fréquenté des écrivains américains des années 1970 ou en ayant fait plusieurs séjours dans ce pays. Dans une lecture de *Montauk* sous l'angle de la constitution du sujet selon la théorie du miroir de Lacan, du récit *Der Mensch erscheint im Holozän* sous la loupe de Michel Foucault (selon la rupture dans l'ordre des choses) et de l'œuvre *Blaubart* examinée selon la pensée de Derrida sur la difficulté de communication inhérente au langage, elle montre le démantèlement du sujet et sa remise en question, intégrée et voulue par l'écrivain et penseur Frisch, qui à la fin de sa vie était conscient des limites de la littérature, du langage et avait perdu ses illusions sur le devenir des hommes dans le monde.

- 8 C'est par une contribution assez personnelle et orientée vers l'homme Max Frisch et des souvenirs de rencontres communes que se clôt ce volume. Sur un ton personnel, Peter André Bloch évoque ses différentes rencontres avec Frisch en Suisse qui furent des occasions d'échanges fructueux. Il met l'accent sur son esprit critique, son discernement, souligne sa capacité à prendre chaque situation au sérieux, prêt à s'engager pour toute cause de détresse humaine. Il rappelle son engagement et sa critique envers la Suisse, qu'il ne connaissait pas de compromis dans sa pensée politique. Il revient aussi sur les déceptions qu'il a rencontrées vers la fin de sa vie, en posant la question de la responsabilité de l'artiste et de sa place dans la société et il souligne la profondeur de sa réflexion sur le rôle de l'écriture et la capacité de la langue à dire l'indicible.
- 9 Max Frisch a su ménager des passerelles entre la littérature et la philosophie, l'engagement politique, l'art (dont le théâtre), l'architecture et la politique, en gagnant un public nombreux et cosmopolite. Conscient de ses limites et de sa capacité d'être un philosophe, son engagement dans la vie de son temps, dans différents pays où l'ont mené sa curiosité et ses combats (Allemagne, États-Unis, Suisse, entre autre), il est devenu une voix éthique qui résonne encore aujourd'hui. Son rôle d'écrivain soucieux de la vie de son temps et de l'altérité, lui a permis la mise en pratique de concepts philosophiques sans donner de leçons, car par delà la philosophie et la littérature, ce qui compte pour lui, c'est de vivre sa vie.